

AU MIROIR DE L'HISTOIRE

Henri ROSSI

L'histoire est une pure tromperie ; elle demeure telle qu'un grand écrivain la façonne. Quand on trouverait des Mémoires qui démontreraient jusqu'à l'évidence que Tacite a débité des impostures, en racontant les vertus d'Agricola et les vices de Tibère, Agricola et Tibère resteraient ce que Tacite les a faits.

CHATEAUBRIAND

Le récit historique écrit en concomitance ou en léger décalage¹ avec les événements qu'il raconte a-t-il pris naissance dans cette période dont la Révolution de 1789 et celle de 1848 forment les limites ? La réponse est évidemment négative et l'on n'a pas attendu la fermentation pré-révolutionnaire qui marque la France dans la décennie 80 pour établir le compte rendu analytique de l'histoire en cours. Thucydide fut, selon François Bédarida, le premier historien du temps présent². On trouve dans l'*Histoire de la guerre du Péloponnèse* tous les éléments qui fondent la méthode historique moderne : exactitude et précision de la documentation, grande connaissance des événements — Thucydide est non seulement un observateur mais aussi un acteur de premier plan dans les faits qu'il relate —, souci d'impartialité que l'on pourrait fort bien appeler objectivité. Plus près de nous, Froissart et ses *Chroniques* relatent au jour le jour, avec le même souci de rigueur intellectuelle, les troubles de la guerre de Cent ans ; si le sentiment patriotique qui anime le chroniqueur est vif, il passe d'un camp à l'autre et se garde de juger négativement les Anglais. Commynes, dans ses *Mémoires*, entreprend une hagiographie de

¹ Comment en effet définir l'histoire au présent ? Je renvoie à l'introduction aux Actes du colloque *Écrire l'histoire du temps présent*, 14 mai 1992, CNRS Éditions, 1993. René Rémond y fournit une définition préliminaire : « Ce n'est pas l'histoire de l'instant et il faut s'élever contre la confusion entre une histoire de la proximité et une histoire de l'instantané ; c'est aussi une histoire de la durée » (p. 31).

² Ainsi que le rappelle Nicole Loraux dans sa communication à l'occasion du colloque déjà cité (p. 241).

Louis XI et de Charles VIII, mais cela n'empêche nullement la précision et l'objectivité.

La période qui nous occupe a-t-elle davantage découvert l'utilisation de l'histoire passée pour mieux éclairer le présent, les faits objectivés par la distance temporelle prenant une nouvelle densité au regard de ceux que l'historien raconte, en même temps qu'ils donnent à l'histoire en train de se faire l'image d'un éternel recommencement ou, du moins, permettent de mieux en comprendre le mécanisme ? Ici encore, force est de constater que non. Les résonances du théâtre de Corneille par rapport aux événements de la Fronde sont évidentes. Annoncés dans *Le Cid* où Don Diègue et Don Gormas incarnent respectivement la fidélité sans ambages au roi absolu et la remise en cause du pouvoir royal, les mouvements de la guerre civile sont pleinement exploités dans ce que George Steiner appelle, après d'autres, « le cycle romain³ » : *Pompée*, en 1643, *Nicomède*, en 1650, renvoient, à travers les personnages de l'histoire romaine, à l'atmosphère de galanterie qui règne entre les clans antagonistes de la Fronde et, surtout, à cette ultime tentative de remise en cause d'un pouvoir monarchique centralisé⁴. Utilisant à son tour l'histoire récente, Voltaire, dans *Le Siècle de Louis XIV*, publié en 1751, stigmatise, à travers l'hagiographie analytique du grand monarque, du despote déjà éclairé qu'est le Roi-Soleil, l'état de la France telle que Louis XV la gouverne. L'ouvrage se donne à lire comme la critique sous-jacente de la situation contemporaine du pays au regard d'un âge d'or, hélas révolu.

On pourrait à l'envi multiplier les exemples. Si l'histoire, en tant que science, n'existe pas encore avant le XIX^e siècle, l'historicité est bien là, comportant le recours à la documentation, l'analyse des faits, la relation objective, la résonance des événements du passé dans le contexte présent. Notons que ce rapport étroit qui unit le passé au présent et illumine celui-ci par le récit de celui-là est à l'œuvre chez les esprits éclairés et qu'il surgit spontanément, en ces temps troublés inaugurés par la Révolution

³ *La Mort de la tragédie*, Paris, Gallimard, « Folio essais », 1993, p. 61.

⁴ J'emprunte évidemment ces quelques remarques lapidaires aux analyses de George Steiner (*op. cit.*, pp. 57-78)

de 1789, dans le cadre mondain de conversations imprévisibles. Madame de Staël est maîtresse en cet art subtil de l'adaptation de faits anciens aux circonstances présentes et la comtesse de Boigne, dans ses *Récits d'une tante*, raconte l'anecdote suivante, qui se déroule à Chambéry en 1803 :

Je reviens au dîner de Buissonrond ; nous étions au second service et il se passait comme tous les dîners ennuyeux, au grand chagrin des convives provinciaux, lorsque Elzéar de Sabran, voyant leur désappointement, apostropha madame de Staël du bout de la table en lui demandant si elle croyait que les lois civiles de Romulus eussent conservé aussi longtemps leur influence à Rome, sans les lois religieuses de Numa. Elle leva la tête, comprit l'appel, ne répondit à la question que par une plaisanterie et partit de là pour être aussi brillante et aussi aimable que je l'aie jamais vue. Nous étions tout enchantés et personne plus que le préfet, monsieur Finot, homme d'esprit⁵.

En ces périodes fluctuantes, le sens de l'histoire est présent de manière spontanée à un esprit subtil comme celui de madame de Staël et le rapport entre la situation du passé et les temps présents s'induit d'emblée. Ce qui frappe dans l'intervention de madame de Staël — comme d'ailleurs dans *Le Siècle de Louis XIV* de Voltaire —, instituant ainsi spontanément une relation entre les lois romaines et la situation de la France en 1804, est qu'elle est marquée, à la différence de ce qui pouvait exister chez Corneille, par un vigoureux esprit polémique.

Or nous touchons ici au cœur du problème posé par l'écriture de l'histoire à partir de la Révolution et de ses prémisses : elle ne saurait faire abstraction de l'engagement de l'auteur dans l'une ou l'autre des tendances qui s'expriment, elle est polémique plus qu'idéologique, elle révèle immédiatement le parti pris par l'historien — fût-il historien d'occasion. Trois éléments semblent marquer le récit à partir du moment où s'enclenche le processus révolutionnaire : l'accélération du cours événementiel, chaque fait entraînant des réactions en chaîne ; la métamorphose quasi immédiate de tout acte politique en événement historique ; sur cette toile de fond se développe non seulement la réflexion,

⁵ *Récits d'une tante*, Paris, Mercure de France, collection « Le Temps retrouvé », t. 1, pp. 174-175.

l'analyse, mais surtout la prise de position idéologique et affective à la fois. En définitive, tout repose sur un paradoxe : chaque décision succède à la précédente, la contredit parfois, à un rythme effréné ; en même temps, chaque « train de mesures », pour reprendre un vocable contemporain, est considéré par ceux qui l'imposent comme devant avoir force de loi pour une durée qui confine à l'éternité.

Peindre l'accélération du processus événementiel des années 1780 à 1848 est évidemment inutile. La succession des régimes, des formes de gouvernement, parle d'elle-même. Mais sur ce tableau mouvant, le processus événementiel quotidien ne se fige pas ; il suffit de considérer quelques faits : la monarchie constitutionnelle, sanctionnée par la Fête de la Fédération en juillet 90, marque-t-elle un point d'aboutissement ? les nombreux changements de ministères auxquels Louis XVI, alors Roi des Français, doit procéder, les événements engendrés par la révolte de Nancy et la féroce répression du marquis de Bouillé en septembre 90, montrent bien, entre autres, que rien n'est encore fixé ; la réaction thermidorienne a-t-elle pour vertu de stabiliser enfin les choses ? Que non ! Bronislaw Baczko rappelle opportunément les événements de 1795 et les décrets des deux tiers qui provoquent l'exaspération des modérés, laquelle génère un mouvement de protestation suscité par les royalistes : la rue est dès lors investie par des émeutiers qui sont en réalité des contre-révolutionnaires luttant contre les jacobins d'hier ; comment s'y retrouver ? en 1814, le retour des Bourbons est aussitôt suivi de la réapparition, quelques mois plus tard, de l'empereur ressuscité de l'île d'Elbe, laquelle réapparition, cent jours après, ramène le roi podagre qui remonte péniblement sur le trône ; en juillet 1830, Charles X abdique en faveur de son fils, le triste duc d'Angoulême, qui ne règne que l'espace d'un instant et cède la place à son neveu, le duc de Bordeaux, tout le monde disparaissant pour laisser le trône à une famille d'Orléans dont on n'eût pas donné cher quelques années plus tôt : de tels événements déstabilisent les consciences, altèrent les jugements. « Je ne suis pas révolutionnaire, mais j'ai été révolutionné », écrira Astolphe de

Custine quelques années plus tard⁶. Les réactions en chaîne se multiplient, les contraires s'annulent, toute prise de position, applaudie le jour même, est le lendemain suspecte. Qui se croit tel jour en sécurité parce que ses opinions sont en conformité avec la pensée du moment est bientôt dans les plus grands dangers et se voit traduit devant le tribunal révolutionnaire. Telle famille aristocrate, tôt ralliée à l'empereur, les Rémusat par exemple, se trouve quelque peu gênée au moment de la Restauration pour rentrer en grâce auprès des Bourbons. Face au bloc monolithique et inaltérable de l'Ancien régime — la Fronde elle-même ne remettait pas en cause le principe monarchique — il est évident que le flot mouvant de l'histoire présente alors des facettes multiples, jusqu'alors insoupçonnées : république, consulat, empire, monarchie constitutionnelle, régime directorial, etc.

Dès lors, rendre compte par l'écriture des événements politiques devient une gageure. « Après mille périls, j'arrive dans ces solitudes », écrit Louvet de Couvrai alors qu'il est en fuite, « J'y espérais un asile ? Y en a-t-il encore pour un républicain sur la terre ? D'un moment à l'autre, je puis être obligé de quitter ces lieux pour aller... Ô Dieu, tu me recevras dans ton sein ! Plus que jamais le temps me manque. Il ne s'agit pas d'écrire des mémoires ; il faut jeter des notes, sacrifier les faits les moins importants, la plupart des détails⁷ ». Mais même lorsqu'on prend le temps d'écrire et d'analyser les faits, combien le discours historique paraît suspect ! Chateaubriand, entre conscience monarchiste, républicanisme par nature et admiration secrète pour l'empereur, doit se justifier dans ses *Mélanges politiques* : accusé de palinodie, après avoir écrit la brochure *De Buonaparte et des Bourbons* et après avoir confessé quelques années plus tard son admiration pour Napoléon déchu, il écrit : « Le temps a marché, Napoléon a disparu. [...] Depuis, j'ai dû parler d'un sceptre perdu, d'une épée brisée, en historien consciencieux qui voit l'indépendance de son pays assurée⁸ ». « Le temps a marché », telle semble être la formule présente à l'esprit de chaque écrivain qui prend la plume

⁶ Cité par Anka Mühlstein, *Astolphe de Custine, le dernier marquis*, Paris, 1996, Grasset, p. 112.

⁷ *Mémoires*, Paris, Librairie des bibliophiles, 1889, t.1, p. 42

⁸ Chateaubriand, *Mélanges politiques*, Paris, Garnier, 1861, p. 5.

pour tenter d'éclairer l'histoire. Mais l'« historien consciencieux », précisément, est rattrapé par le processus historique ; lorsqu'il veut, comme ici Chateaubriand, faire œuvre d'objectivité, prendre le temps de se donner le recul nécessaire pour tenter de juger sainement et sereinement de l'événement, l'immédiateté le rattrape et le condamne. Pièce de circonstances, écrite comme telle, *De Buonaparte et des Bourbons*, devrait, aux yeux de l'opinion, figer à jamais l'opinion de l'écrivain dans la situation d'opposant à l'Empire — même après la mort de l'empereur — et altérer définitivement sa capacité à porter un regard oblique sur le grand homme. Or rien ne se fige, tout est mouvant.

C'est que, outre la situation individuelle que peuvent connaître certains, tel Louvet, qui furent adorés et qui sont en passe d'être brûlés, le processus événementiel entraîne tout fait politique du jour à devenir une page d'histoire du lendemain. Le serment du Jeu de paume, fait politique, acte de rébellion contre la décision royale, se change en événement historique en ce qu'il engage la conduite de la politique française pour plusieurs années et détermine tout le devenir du pays. La proclamation de la Charte, acte politique, qui s'efforce de tenir compte des événements en cours depuis vingt-cinq ans, décide de l'histoire de la France pour les vingt-trois années à venir. Écrire l'histoire revient donc à s'inscrire dans une double problématique : dégager une permanence, des principes immuables, alors que tout se dilue, se délite, s'annule. Comment l'historien pourrait-il trouver des repères sûrs ? Impossibilité fondamentale pour Louvet, qui consigne dans l'urgence quelques notes sur le flux événementiel qui balaie la Gironde de la scène politique, apparente palinodie d'opinion chez Chateaubriand. L'histoire ne parvient pas à arrêter son cours, pas plus que le discours historique ne parvient à se fixer dans une forme définie, transmettant une analyse qui elle-même aurait une valeur éternelle.

Une complexité accrue vient de ce que l'histoire envahit tout. Au temps de la Fronde — pour reprendre l'exemple canonique de troubles ayant jadis menacé la stabilité bourbonnienne — une frange immense de la population demeurerait à l'écart des évé-

nements politiques. « La tragédie aujourd'hui court les rues », commente le poète Ducis. Elle court les rues et elle associe tous ceux qui précisément parcourent les rues : les hommes et les femmes du peuple. L'histoire telle qu'elle prend naissance au moment de la Révolution et qu'elle se prolonge sous l'Empire, — et Tolstoï l'a bien senti dans *Guerre et Paix* —, devient phénomène de masse, entraînant dans son cours un peuple, un continent tout entier. Le fait politique, bientôt historique, concerne tout un chacun, boutiquiers et paysans, ouvriers et bourgeois. Camille Desmoulins, lançant en 1789 ses *Révolutions de France et de Brabant*, ne nourrit-il pas l'ambition de dire la vérité, et la vérité au peuple ? Ce peuple, naguère encore simple spectateur des querelles entre puissants, devient, par la magie du verbe, le matériau en même temps que l'enjeu de l'histoire en train de se faire. La Révolution, l'Empire et la Restauration ont fait de lui un acteur essentiel du fait politique et historique, ils l'ont surtout rendu capable de raisonner sur l'événement en cours et sur sa portée historique. La comtesse de Boigne, acteur et témoin de premier plan de la Révolution de 1830, note, avec satisfaction — satisfaction car l'action populaire va dans le sens d'un changement de dynastie par elle ardemment souhaité — la prise de position éclairée et souveraine d'un peuple qui juge avec pertinence des faits en cours qui engagent tout son avenir :

Une semaine de juillet 1830

(27 juillet)

Je ne puis m'empêcher de consigner ici une remarque faite à cette époque. J'avais arrangé une maison en 1819 et employé les mêmes sortes d'ouvriers qu'en 1830 ; mais, dans ces dix années, il s'était établi une telle différence dans les façons, les habitudes, le costume, le langage de ces hommes, qu'ils ne paraissaient plus appartenir à la même classe. J'étais déjà très frappée de leur intelligence, de leur politesse sans obséquiosité, de leur manière prompte et scientifique de prendre leurs mesures, de leurs connaissances chimiques sur les effets des ingrédients qu'ils employaient. Je le fus encore davantage de leurs raisonnements sur le danger de ces fatales ordonnances. Ils en apercevaient la portée aussi bien que les résultats.

Si ceux qui nous gouvernaient avaient eu la moitié autant de prévoyance et de prudence, le roi Charles X serait encore bien paisiblement aux Tuileries⁹.

L'histoire — écrite, vécue, en marche — a fait son œuvre : elle a transformé une masse qui contemplait l'événement en un peuple intelligent qui maîtrise son destin.

Enfin, il est clair que chaque écrivain qui tente de dire l'histoire, du plumitif obscur ou anonyme au prestigieux prosateur, sait que le peuple est l'enjeu principal de son propos et qu'il se sent engagé, lui auteur, dans le processus historique qui l'entraîne, non seulement comme jouet impuissant du flot événementiel, mais comme sujet pensant et agissant : écrire l'histoire devient polémique, engagement, défense d'une cause et stigmatisation d'une autre, dans la conscience que cette prise de position peut être, elle aussi, le jouet d'une prochaine remise en cause. Faire coïncider l'engagement — que l'on pourrait appeler idéologique — et l'écriture de l'histoire permet, en définitive, de résoudre en partie les difficultés sus-énoncées. Et puisque la politique devenue histoire envahit tout, concerne tout un chacun et occupe tous les moments de l'existence, elle investit aussi tous les genres littéraires. Lorsque Meister s'interroge : « Comment peindre toute la bigarrure, tout le contraste qu'offre la population qui circule aujourd'hui dans les rues de cette immense capitale ? », ainsi que le cite B. Baczko, il y a plus que le simple constat d'une incapacité à trouver une forme littéraire susceptible de décrire une réalité sans cesse mouvante ; c'est aussi tout le mouvement de l'histoire qui semble impossible à rendre dans une forme préalablement déterminée, discours analytique ou analyse théorique. Le souci sera donc un souci d'immédiateté et de vie, comme si le passé, pourtant souvent évoqué, voire utilisé comme réflecteur du présent, n'avait d'autre validité que de cautionner l'actualité historique, les événements en cours, tout en les renvoyant à une possible fragilité, à une précarité dont il faut être conscient. De même, comment développer de grandes théories abstraites sur la philosophie de l'histoire, comment dégager des analyses qui permettront de

⁹ Comtesse de Boigne, *op. cit.*, t.II, p. 183

comprendre les événements et de discerner une cohérence ? Comment admettre que tant de belles idées, énoncées en 89, débouchent sur des faits si sanglants ? « On remarque dans la Révolution française tant d'excellents principes et de conséquences funestes », déplore Chateaubriand¹⁰.

Dépassé par ce mouvement de l'histoire en marche, l'historien se trouve, ici encore, face à une aporie insurmontable. Que sert de dire l'histoire si ce que j'écris tel jour est invalide le lendemain ? « L'histoire n'attend plus l'historien ; il trace une ligne, elle emporte un monde », synthétise Chateaubriand¹¹.

Or — et c'est tout à son honneur — l'historien veut dire le monde et son mouvement perpétuel, ne serait-ce que parce lui-même et le peuple auquel il s'adresse sont partie intégrante de cette histoire en train de se faire, qu'ils sont tous deux embarqués dans le même train des événements et qu'il faut bien tenter de les éclairer, de les comprendre.

Puisque ce monde est fluctuant, puisqu'il est impossible de « mettre à distance » un matériau surabondant et volatil, puisqu'il ne peut être envisagé de laisser de côté son propre engagement et parfois son parti pris, la forme du récit historique sera elle-même changeante. Et comment mieux restituer ce mouvement qu'en utilisant une esthétique spéculaire, elle-même mouvante, miroitante, chatoyante, intégrée dans tous les genres qu'offre la littérature ? Le présent est sans cesse confronté à un miroir qui en donne l'image, aussi précise que possible, mais une image qui ne se fixe pas dans l'immuabilité du grand tableau historique. Miroir du passé, qui permet d'éclairer les événements en cours, anecdotes, simple faits quotidiens qui autorisent peut-être, avec prudence, à dégager, par réflexion, quelques grandes idées, quelques constantes dans l'histoire de ce peuple en proie à des convulsions contradictoires.

¹⁰ *Essai historique, politique et moral sur les révolutions anciennes et modernes considérées dans leurs rapports avec la Révolution française*, Paris, 1978, Gallimard, « La Pléiade », éd. Maurice Regard, p. 358

¹¹ *Études ou discours historique sur la chute de l'Empire romain, la naissance et les progrès du christianisme, et l'invasion des barbares suivis d'une analyse raisonnée de l'histoire de France*, Paris, Lefèvre, 1831, t.1, p. CXXXVII.

Ce jeu de miroir, ce renvoi constant du présent au passé, du présent au futur, du trivial vers le conceptuel, animé par une forme elle-même multiple, semble marquer les tentatives de dire l'histoire auxquelles se sont intéressés les contributeurs au présent numéro.

Les tragédies de Marie-Joseph Chénier, auquel François Jacob consacre ici son propos, ne gagnent l'approbation du public qu'à partir du moment où il y apparaît une concordance entre la représentation des événements terrifiants du passé et leur rapport évident aux terribles circonstances de l'actualité. Éclairer les événements de la guerre d'Espagne menée par Louis XVIII en 1823 des lumières d'une autre guerre d'Espagne, celle conduite par Napoléon en 1808, a valeur d'engagement pour le libéral Mérimée, ainsi que nous le démontre Xavier Bourdenet. Renvoyer Robespierre aux Enfers mythologiques — ou l'abbé Maury comme on le découvrira dans un texte carnavalesque ici réédité — revient à éclairer le passé récent des couleurs polémiques d'un passé burlesque, processus qu'analyse Isabelle Casta.

Mais le passé ne permet pas seulement de comprendre le présent, il a aussi pour mission de préparer l'avenir. Chateaubriand, ainsi que Philippe Antoine le montre, commente l'histoire de la Grèce, en 1826, à la lumière de celle des républiques et des monarchies hellènes de l'Antiquité, évaluant le futur à la mesure de ces temps anciens. Quand bien même une permanence se dessine, le jeu de miroir s'impose, les auteurs, engagés dans un courant politique, utilisant une figure du passé pour transmettre un message subliminal qui se révèle sous une forme par ailleurs conventionnelle. Ainsi les poèmes dédiés au général Foy, mort en 1825, et auxquels Jean-Noël Pascal consacre ici sa réflexion : sous l'éloge et sous la plainte élégiaque que provoque la mort d'un homme qui n'a pas varié dans ses convictions républicaines, se dessine, en pleine réaction conservatrice, l'image nostalgique d'un temps passé que l'on aimerait voir renaître et irradier l'avenir de son aura bienfaisante.

Qu'importe alors le choix des moyens, tragédie tardive, théâtre de chambre, chronique quotidienne, pamphlet railleur, récit de voyage, élégie, sonnet, plainte ou toute autre forme ap-

partenant à l'arsenal éculé de la rhétorique élogieuse ? Recourir à l'histoire révolue — passé ancien ou plus récent —, à l'anecdote observée dans le quotidien, revient alors à dire l'histoire en train de se faire, et surtout, peut-être, à préparer l'histoire à venir. Puisque tout change, puisque ce que l'on croyait définitif est appelé à disparaître au gré d'un nouveau soubresaut événementiel, le miroir, ce jeu constant entre passé et présent, entre anecdote de rue et analyse, habilement orienté par l'auteur qui est lui-même engagé dans le processus, paraît la seule solution valide pour dire la politique muée en histoire. Et puisque est ici signalé un constant renouvellement des choses, n'y a-t-il pas, implicite, une invocation propitiatoire, celle que l'avenir s'offre, dessiné par un présent lui-même éclairé du passé, suprême aspiration à voir enfin les choses se fixer, gagner enfin une permanence qui leur est, depuis quelque trente années, refusée ?

Et si cette fixité, qui puisse satisfaire à la fois le peuple conscient de son destin et du rôle qu'il a à jouer dans sa réalisation et les écrivains engagés depuis trente ans dans le processus idéologique, se trouvait enfin gagnée avec la révolution de 1830 ? Chateaubriand, et surtout Guizot et Michelet, voient dans les journées de juillet le point d'aboutissement du cycle révolutionnaire inauguré par 1789, une reconstruction qui associe l'ordre et la liberté. Le passé semble rejeté, l'histoire se dégageant enfin de ce concept stérile de perpétuel recommencement, la liberté triomphant d'une manière que l'on peut croire définitive. Le miroir se tourne alors, et dans une optique que l'on peut croire éternelle, vers un avenir stable, le cycle infernal étant achevé et laissant place à une monarchie qui associe dans un même mouvement respect de la tradition et ouverture sur le progrès. Nous savons, nous, qu'il n'en sera rien, que 1848 balayera ce que l'on avait, une fois de plus, cru stable et perpétuel, que le 2 décembre 1851 et le 2 décembre 1852 anéantiront les espérances de 1848, que 1870... Mais l'on était en droit de croire, le 1^{er} août 1830, que le cauchemar était enfin terminé, que la France entrait dans une ère de stabilité et de mouvement progressiste à la fois, que le recours au passé n'avait désormais plus aucune validité, que c'étaient au contraire ces journées essentielles de juillet 1830 qui allaient de-

venir pour les siècles à venir la valeur de référence absolue, que ce présent porteur d'espérance mué en moment fondateur allait déterminer le processus historique tant attendu. C'est ce que nous dévoile l'historien Michel Casta.

Et comment conclure plus opportunément ce parcours auquel nous convient les auteurs des articles qui suivent qu'en citant encore une fois la comtesse de Boigne, qui rédige sa relation de la révolution de 1830 alors que celle de 1848 a déjà eu lieu, mais qui montre bien les espérances nourries par l'ensemble des Français après les Trois Glorieuses ?

Une semaine de juillet 1830

(1^{er} août)

Alors la France s'est levée comme un seul homme et, s'étant faite géant par l'unité de sa volonté, elle a secoué les pygmées qui prétendaient l'asservir.

Contente de ce résultat, son seul but, elle serait rentrée dans le calme de son fier repos, si une poignée d'ambitieux et quelques centaines de misérables n'avaient continué une agitation factice qui, pour les contemporains, a gâté le magnifique spectacle offert à nos yeux.

La postérité lui rendra, je crois, plus de justice ; et je me trompe fort si ces journées, appelées maintenant par dérision les *Glorieuses*, n'en conserveront pas le nom dans les siècles à venir¹².

¹² Comtesse de Boigne, *op. cit.*, t. II, p. 244.